

le premier rang.

“Les temps depuis ont changé. Le directeur de l'époque s'étonne que la Providence ait jeté les yeux sur lui pour l'asseoir sur le premier degré de la hiérarchie d'un beau et précieux diocèse. Ce qui le surprend moins, c'est de constater que le premier de sa classe en ce temps-là, soit devenu depuis lors, le premier de sa province. Il vous convenait, Monsieur le Premier Ministre, après avoir tenu le premier rôle durant vos années de collège, de le tenir encore sur le théâtre plus large de la représentation et de l'administration provinciale.”

LA RACE INFÉRIEURE

LETTE expression de Race inférieure, appliquée aux Canadiens-Français n'a jamais été prononcée, mais elle s'infère d'une phrase malheureuse dite par Sir Edmund Walker Head, au cours d'un banquet qui eut lieu à Hamilton, Ont., le 12 octobre 1855. Voici cette phrase, telle qu'elle est reproduite dans le “Bulletin des Recherches Historiques”, vol. XI :

“De même que nous regardons vers l'est pour voir le soleil se lever et poursuivre sa course journalière, de même, en Canada, nous regardons du côté de l'ouest pour observer les plus grands progrès en richesse et en population... Il est comme vous le savez, diverses circonstances auxquelles on peut attribuer cette prééminence de votre contrée de l'ouest. “Elle est due à la supériorité de la race, dont la plupart de vous descendez;” due à la fertilité du sol, à la douceur et à la salubrité du climat; due aux avantages de votre position et de vos communications intérieures.”

Ce discours “souleva alors, une tempête dans le Bas-Canada” et le gouverneur Head désavoua les paroles qu'on lui prêtait, mais “son explication fut jugée boiteuse.”

Ironie des choses! Quarante ans plus tard, un Français, Edmond Demollins, publiait, en France, un ouvrage retentissant, dont la vogue dure encore, et qui portait pour titre: “A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons.”

SAGACITE D'UN SAUVAGE

CHARLEVOIX raconte que, la ve-
naison suspendue pour sécher dans la butte d'un Indien peau-rouge, ayant été dérobée, le sauvage s'élança dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu “un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue”, car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient en effet rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qui affirmait ne l'avoir jamais vu, pouvait si bien le décrire.

“J'ai connu que le voleur était petit, répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à ma viande; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois sur les feuilles mortes étaient courts et rapprochés; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges; j'ai connu que son fusil était court aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce contre lequel il l'avait appuyée; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte.”

